Hellénie (Souvenirs d'un voyage)

Autor(en): **Hilberer, Jules-Emile**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **30 (1925)**

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-685134

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

HELLÉNIE

(SOUVENIRS D'UN VOYAGE)

Douce Hellénie,
Terre bénie !

« En Grèce, en Grèce ! »

V. Hugo, *Enthousiasme*,
4e des *Orientales*.

I

Gravissons l'Acropole et allons voir le Temple
qui surpasse tout ce que l'on rêve ici-bas.
Déjà le Parthénon, que mon regard contemple,
dresse sa face altière en la brume lilas.

Dans la plaine, à mes pieds, non loin de la colline
dorment les oliviers sous le couchant vermeil,
cependant que la mer, là-bas, vers Salamine,
semble un miroir ardent baisé par le soleil.

Derrière moi ce sont les nobles Propylées
étalant les contours de leurs marbres sacrés,
et leurs colonnes d'or dans l'azur profilées
me rappellent l'éphèbe aux forts muscles veinés.

L'âme antique soudain vient caresser mon rêve :
je me souviens qu'ici la Grèce avait son cœur ;
et porté par les dieux, de la lointaine grève
un hymne en moi jaillit au seuil inspirateur.

O vous, les précurseurs de la terre d'Attique,
sublimes visions des peuples d'autrefois ;
ô vous, aides purs des âges héroïques,
redites les refrains de merveilleux exploits !

O Zeus victorieux ! de ta puissante haleine,
c'est bien toi qui chassas les Titans révoltés ;
et sur les monts sacrés de ce vieux sol hellène
pendant longtemps erraient tes chastes déités.

O nymphes qui peuplez les antres de mystère
et les lieux écartés de mousses recouverts !
O muses, frais ruisseaux qui d'une voix légère
nous enseignez le rythme épars dans l'univers !

Dyonisos, Apollon exilé chez Admète,
Silène le Phrygien, toi, qui vainquis les cœurs,
Eros, chevauchant par les grands bois de l'Hymette,
et toi qui mets la flèche au carquois du chasseur.

Diane, à la stature éclatante et sereine ;
Amphitrite, à vos pieds je reste prosterné.
Mais celle qui prévaut, la déesse d'Athène,
la reine de céans, c'est Pallas Athéné.

O vierge ! de ta main le bouclier rigide
ne s'est jamais cabré contre des murs de chair,
jamais tu n'abattis de ton fer homicide
l'ennemi furieux en ses assauts d'enfer.

Tu ne présidas pas de sanglantes batailles,
et pourtant tu conquis l'éternelle cité,
faisant honorer l'Art en ses grises murailles
et fixant à son front un nimbe de beauté.

Je te vénère ici, déesse d'Harmonie,
qui sus dompter d'un peuple et l'esprit et l'orgueil,
car c'est par toi qu'Hellas a conquis son génie
et non pas par la guerre aux sombres fleurs de deuil.

II

Sous ton égide vint le siècle des merveilles.
Le sage Périclès, hanté par ton esprit,
un des premiers suivit les routes sans pareilles
où gisaient les trésors si longtemps incompris.

Lustres bienheureux où les chastes canophores
déposaient sur l'autel, de leurs doigts ingénus,
le rameau d'olivier plongé dans leurs amphores,
montrant le Vrai, le Noble, au monde las et nu.

Et le penseur, dès lors plein de reconnaissance,
poursuivit dans la paix son rêve d'idéal,
tandis que l'artisan tempérait la science
par un sentiment pur, par un instinct loyal.

Ils avaient su créer un règne de justice
dont le roi ne rompit point le lien sacré ;
et de son protecteur devenant le complice,
le peuple avait forgé cet empire éclairé.

III

Sous Périclès encor vivait Aristophane
flagellant les travers des anciennes vertus ;
puis les grands Immortels joignaient à l'art profane
les sublimes trésors de rêves inconnus.

Phidias, Ictinus, vous fûtes des exemples
de ce bel âge d'or prédit par les devins ;
car vous brûliez l'encens de l'Art au seuil des temples
et nous vous admirons, vieux maîtres souverains.

Mais d'autres questions hantaient la créature.
Au-delà de l'Olympe et au-delà des mers,
l'homme visait plus haut, à d'autres cimes pures :
il comprit qu'un seul Dieu dirigeait l'univers.

Et la fille de Zeus, la déesse d'Athène,
semblaient laisser venir la raison à son port ;
et transfigurateur de la pensée humaine
Anaxagore avait presque vaincu la Mort.

Puis Socrate saisit cette image fidèle
qu'il avait entrevue, un jour, confusément,
mais on ne comprit pas les transports de son zèle,
et la ciguë, hélas ! mit fin à son tourment.

Puis vint Platon cherchant l'Harmonie en la Cause,
mais l'homme défiant n'entendit pas sa voix.
Pour faire triompher l'Idéal sur la Chose
il a fallu le Christ et la Mort sur la Croix.

IV

Pourtant nous honorons ton sanctuaire, ô Grèce !
Tu léguas ton foyer à tes nobles enfants ;
et quand nous contemplons tes antiques richesses,
nous tressaillons devant tes autels flamboyants.

Malgré les abusés des siècles où nous sommes,
nous suivons encor ton chemin de vérité ;
la fontaine où buvait la jeunesse des hommes
à jamais restera symbole de Beauté.

Nous l'avons entendu le murmure des âges,
comme spectre vivant il était près de nous ;
des siècles éblouis nous avons vu l'image
que nous glorifions impuissants et jaloux...

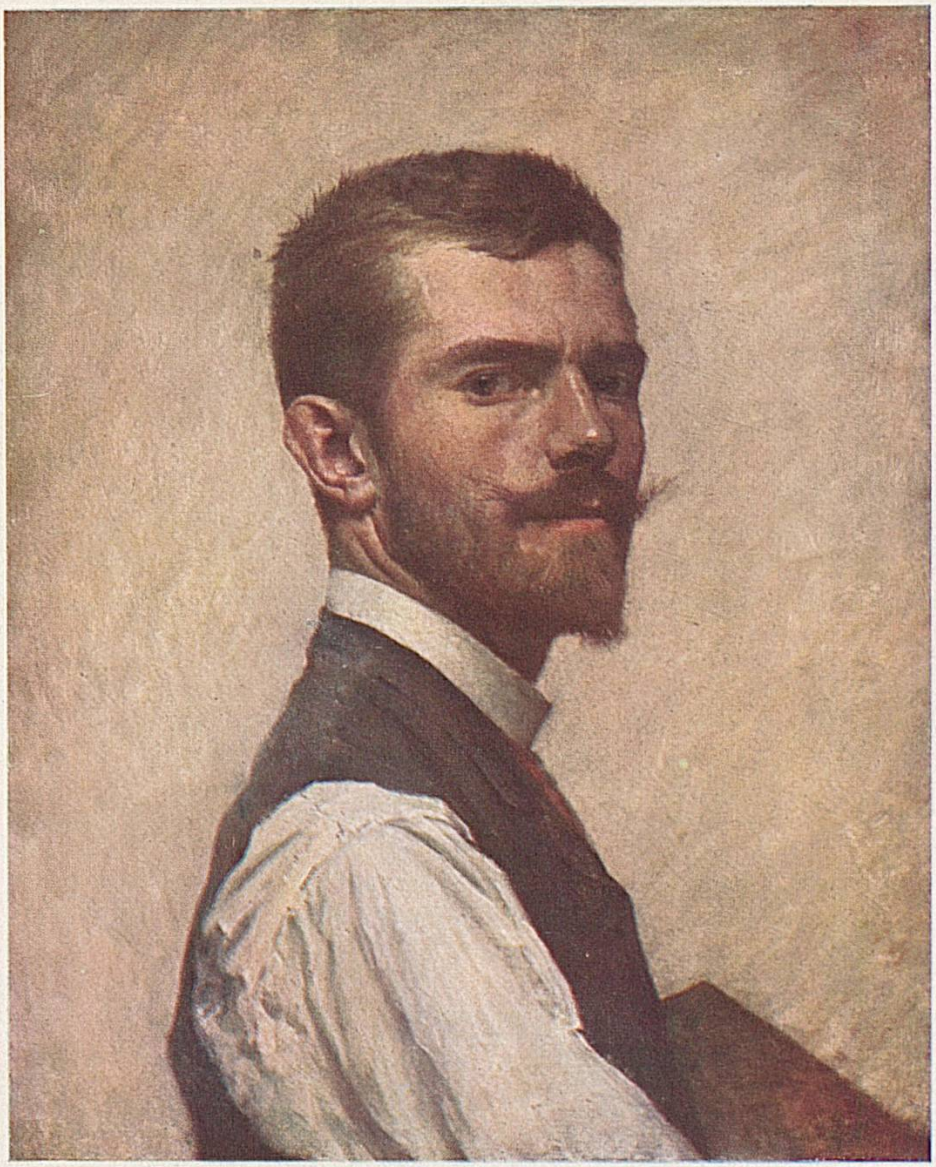
V

Ici je veux bénir la terre d'Hellénie
où doux me fut l'accueil tout le long du chemin ;
je veux bénir aussi celle dont l'Harmonie
me fit saisir le Rêve, me prenant par la main.

Oui, je veux la bénir, celle dont la pensée
éveillait mon esprit qui ne comprenait pas,
elle, par qui j'appris la forme cadencée,
qui me montra le Beau parsemé sur mes pas.

O, ma muse ! ces vers, doux reflets de moi-même,
pieux écho du cœur, les liras-tu jamais,
toi qui connais si peu, si peu celui qui t'aime,
et dont la grâce était dans tout ce que j'aimais ?

J.-E. HILBERER.



JULES BLANCPAIN

1860-1914